

done qualifier ces inconcevables paroles de M. Cousin : « Nulle créature vivante n'a de prix à ses yeux, » et l'âme de l'homme lui est comme l'herbe des « champs et le sang des bêtes de somme » ?

III. — Si ces paradoxes ont le malheur d'être démentis par les textes les plus péremptores et par les traditions les plus imposantes, en revanche ils s'accordent parfaitement avec l'ensemble du système théologique emprunté par M. Cousin à Schelling et à Hegel. En effet, supposez que la religion juive soit telle que l'imagine le chef du rationalisme universitaire, vous ne pourriez plus considérer l'Ancien-Testament comme une introduction surnaturelle au Nouveau; l'Évangile est privé de l'antécédent logique et chronologique sur lequel il s'appuie, et la doctrine chrétienne, dépouillée du caractère si glorieux de la perpétuité, ne remonte plus au berceau du monde par une suite lumineuse de traditions pures. Dès-lors il devient très vraisemblable que l'Église est, comme la Synagogue, une œuvre humaine, par conséquent une œuvre imparfaite et mortelle, un édifice où le marbre est mêlé d'argile, et que le temps doit faire crouler. Tous les ouvrages des hommes étant formés de matériaux préexistants, et les dogmes les plus essentiels du symbole catholique n'ayant pu être tirés du Judaïsme, qui, dit-on, ne les contenait pas, il s'ensuit qu'ils doivent avoir été empruntés graduellement aux religions et aux philosophies païen-

nes. Tel est en effet le système développé avec plus ou moins de hardiesse par toutes les écoles du rationalisme contemporain, soit en Allemagne, soit en France.

Suivant Schelling, toute la substance de la religion chrétienne était cachée dans le symbolisme des mystères païens; elle se faisait jour graduellement, en vertu de la loi du progrès, et, dans les derniers siècles qui ont précédé notre ère, elle était à peine enveloppée de quelques voiles transparents (1). Hegel enseignait aussi que la théologie chrétienne est une fille des religions et des philosophies païennes (2). M. Cousin et ses disciples n'ont pas manqué de suivre cet exemple, et, comme les chefs du rationalisme allemand, ils ont insinué que la philosophie grecque contient les véritables sources du dogme catholique (3). Ainsi que nous le ver-

(1) Pour l'appréciation de ces erreurs, il faut méditer surtout, dans l'admirable *Démonstration évangélique* de LELAND, les chapitres VIII et IX de la première partie.

(2) « Ce qui fut d'abord la philosophie grecque, disait-il, devint ensuite le Christianisme. » — Cfr LELAND, ouvrage cité, 1^{re} part., ch. X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII. — II^e partie, ch. V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII. — III^e partie, ch. III, IV, V, VI, VII, VIII. — Le P. BACRIS, *Les Pères vengés du reproche de Platonisme*, 4 vol. in-4^e. — *Opinion des Pères de l'Église sur la morale des philosophes païens*, 4 vol. in-4^e, par le même.

(3) S'il faut en croire M. Cousin, « PLATON EST EN PÈRE DE L'ÉGLISE » (*Fragments philosophiques*, t. 1, page 250.). — « C'est dans la Grèce, dit-il ailleurs, que s'allume le flambeau qui,

rons plus tard, cette hypothèse, réfutée depuis long-temps, a été sans cesse reproduite et activement propagée par MM. Lermيني, P. Leroux, E. Saisset, etc., en un mot, par tous nos adversaires les plus récents, soit au sein de l'Université, soit en dehors d'elle. Et pourtant, chose remarquable, les travaux sérieux dont le Platonisme a été l'objet depuis quelques années (1), n'ont abouti qu'à fortifier la thèse des théologiens orthodoxes; bien mérités, ils suffiraient même à un esprit exempt de toute préoccupation systématique, pour reconnaître combien il est absurde de chercher dans la philosophie profane la racine de nos traditions sacrées. C'est ce que nous espérons démontrer ailleurs. Rappelons seulement ici, en quelques mots, les véritables rapports du Christianisme avec les religions et les philosophies païennes.

« après avoir brillé plusieurs siècles, produit de son seul reflet la lumière de l'école d'Alexandrie et les premières lueurs du Christianisme. — Cours de 1818, page 2. — Jouffroy affirme pareillement que le Christianisme est sorti de la civilisation moitié grecque, moitié orientale, fondée par les conquêtes d'Alexandre: « Le Christianisme, dit-il, comme philosophie, fut le résumé populaire de tout ce que la sagesse de ce premier monde avait trouvé de vrai sur la destinée de l'homme... Il fut le produit, l'expression et le couronnement du premier âge de la civilisation, et par cela même le principe et l'âme du second. » (*Mémoires philosophiques*, page 88.)

(1) Voyez spécialement les belles *Études sur le Timée de Platon*, par M. MARTIN, professeur à la Faculté de Rennes, 2 vol. in-8°.

Nul théologien orthodoxe ne prétendra jamais qu'il n'y a eu ni vérité, ni vertu chez les Gentils. Un des livres sacrés de l'Ancien-Testament, le livre de Job, n'est-il pas consacré en partie à célébrer la sagesse d'un saint personnage qui n'appartenait point au peuple hébreu? Nous aimons à penser que, chez tous les peuples anciens, à toutes les époques, sur tous les points du globe, la vraie religion a eu des sectateurs, qui conservaient, comme Job, le feu sacré de la foi, de l'espérance et de la charité (1). Au moins nous devons croire fermement que la Providence n'a jamais abandonné les âmes fidèles, qui cherchaient la vérité avec amour dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ne savons-nous pas que l'énergie intérieure de la grâce suppléa toujours à l'insuffisance

(1) Cette conjecture eût peut-être scandalisé les sombres théologiens du Jansénisme; mais, grâce à Dieu, nous ne sommes pas jansénistes. Je sais bien que tous les monuments sacrés et profanes nous attestent la dégradation générale des croyances et des mœurs chez les Gentils. Mais dans chacune des Sodômes païennes qu'épargna le feu du ciel, n'y avait-il pas au moins dix justes, dont les vertus cachées détonnaient la foudre? L'histoire n'en dit rien; mais avons-nous l'histoire intime des consciences dans les sociétés antiques? Même de nos jours, au sein de la publicité la plus complète qui fut jamais, combien d'âmes saintes dont l'histoire ne gardera pas même le nom! Que d'héroïques dévouements inconnus à cette presse quotidienne, dont l'attention est sans cesse absorbée par l'agitation bruyante des passions mondaines!

de la nature déchue et des traditions altérées (1) ? Toutefois, il est historiquement démontré qu'en dehors de la Synagogue, la vraie religion fut généralement obscurcie ; et qu'on ne la trouve pure et complète dans le culte public d'aucune nation païenne, ni même dans l'enseignement d'aucune école philosophique. Cela est triste, cela est humiliant pour l'humanité ; mais cela est incontestable. A la vérité, tous, ou presque tous les éléments de la Religion primitive se conservaient obscurément dans le Paganisme ; mais ils étaient enveloppés de tant d'erreurs que, pour les discerner, il fallait ab-

(1) • Cessent (dit le grand pape S. Léon) illorum querelæ, qui impio murmure divinis dispensationibus obloquentes de dominicæ Nativitatis tarditate causantur, tanquam præteritis temporibus non sit impensum, quod in ultimâ mundi ætate est gestum. Verbi incarnatio hoc contulit faciendâ, quod facta : et Sacramentam salutis humanæ in nullâ antiquitate cessavit. Quod predicaverunt Apostoli, hoc annuciaverunt prophætæ : nec serò est impletum, quod semper est creditum. » (Serm. 3, de Nativit. Domini.) — « Semper quidem diversis modis, multisque mensuris humano generi bonitas divina consulat, et plerima providentia sua manera omnibus retrò sæculis elementer impartit. » (Idem, ibid., Serm. 4, de Nativit. Domini.) — Cfr S. AUGUSTIN, Epistol. CII, ad Deogratias, quæst. II, n^{os} 10-12-15. — S. THOMAS, Quæst. disp. de veritate, quæst. XIV, art. XI. — FÉLIXON, Lettre sur les moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion, etc. — Toute la doctrine catholique sur ce point peut se résumer dans ces belles paroles de S. Augustin : « Itâ salus religionis hujus..... nulli unquam defuit, qui dignus fuit ; et cui defuit, dignus non fuit. » (loc. cit.)

solument un secours surnaturel. On retrouve aussi dans un cadavre en putréfaction presque tous les éléments du corps humain ; et il n'en faut pas moins la toute-puissance du Créateur, pour rendre à ces éléments la pureté, l'unité, la vie !

Pour expliquer d'une manière naturelle les origines du Christianisme et sa production par l'esprit humain, les rationalistes ont deux ou trois hypothèses favorites qu'ils n'ont jamais démontrées, et que néanmoins ils sous-entendent perpétuellement comme des vérités notoirement acquises à la science. D'abord, ils supposent *à priori* que les vérités religieuses, dont nous trouvons une notion plus ou moins exacte chez les Gentils, ont été découvertes par une intuition spontanée. Mais n'est-ce pas là une hypothèse gratuite et même contraire à l'histoire ? Nous croyons, nous, que ces vérités avaient leur source dans une révélation primitive, dont les enseignements se sont transmis d'âge en âge à tous les peuples et à tous les siècles, en subissant plus ou moins l'influence délétère des passions humaines. Or, pour appuyer cette prétention, nous avons, d'une part, la tradition lumineuse du peuple hébreu, et de l'autre, le témoignage même des traditions païennes étudiées avec patience et impartialité.

Il plaît encore aux Rationalistes de supposer que les philosophes anciens dégagèrent progressivement toutes les vérités religieuses du sein des erreurs qui avaient dû, nous assure-t-on, les voiler, ou même

les dénaturer au début de la réflexion. Si cette hypothèse était fondée, il s'en suivrait que les fondateurs du Christianisme furent simplement des hérétiques ignorants ou ingrats de la philosophie païenne (1). Mais nous soutenons que la dégradation religieuse du monde païen ne fut jamais plus générale et plus incurable qu'au moment où le Christ vint sauver le monde par la divine folie de la croix, non par la sagesse de la science humaine. Qu'importe que les philosophes aient eu fort peu de foi aux superstitions extravagantes de l'idolâtrie populaire, si presque toujours ils ont encouragé ces superstitions? Je sais bien que les plus sages d'entre eux ont parfois justifié et démontré quelques vérités religieuses, dont la tradition gar-

(1) Pour écarter la guerre que les premiers Chrétiens firent au Paganisme, M. Leroux suppose qu'ils ne comprenaient pas ce qu'ils attaquaient; « Homère, dit-il, nous peint dans ses combats Diomède frappant courageusement et blessant les Dieux déguisés. L'excuse de Diomède, c'est que ces Dieux étaient déguisés et que son œil mortel n'apercevait pas leur divinité. » Ainsi les Chrétiens ont frappé les dieux d'Homère, n'apercevant pas la sainte religion cachée sous les mythes du Polythéisme. » (Encyclop. nouvelle, article CHRISTIANISME.) — Quelle est cette sainte religion? C'est ce que l'on devinera sans peine, si l'on se rappelle que, suivant M. Leroux, disciple de Saint-Simon, le plaisir est chose sainte, et que la religion du plaisir reprendra dans la religion universelle et définitive (c'est à dire dans l'HUMANITARISME), la place que le Christianisme lui refuse. Aussi le livre de l'Humanité est-il dédié à Béranger.

rait le souvenir; mais le plus grand nombre n'aurait pas combattu ces mêmes vérités? Les faux systèmes du rationalisme antique étaient, je l'avoue, plus subtils, plus spécieux, ou du moins plus abstraits que les folies idolâtriques; mais qu'importe, s'ils n'étaient ni moins pernicieux, ni moins opposés aux purs enseignements de l'Église chrétienne? Le Dualisme, le Panthéisme, l'Athéisme, le Scepticisme, la morale du plaisir ou celle de l'orgueil, voilà ce que l'on substituait le plus souvent aux fables de la Mythologie, ou plutôt ce qu'on alliait avec elles, détruisant ce qui restait encore de vérités primitives dans les croyances populaires, et consacrant par des explications idéales les cultes les plus détestables! Aussi, les hommes les plus vertueux du Paganisme se prenaient-ils à maudire la Philosophie, quand ils considéraient les résultats généraux de l'influence exercée par ses représentants. Et, en vérité, si le Christianisme ne fût pas venu sauver cette pauvre science en la régénérant, quel est l'ami de l'humanité qui n'eût pas applaudi aux anathèmes des vieux Romains et regretté, comme eux, la barbarie antique (1)?

On s'imagine avoir expliqué très naturellement, la

(1) Sur toutes ces questions, il faut relire et méditer l'admirable *Démonstration évangélique* de LELAND. Il y a bien peu d'ouvrages aussi appropriés aux besoins de la controverse actuelle, et dont l'exactitude historique ait été aussi complètement justifiée par les travaux les plus récents.

formation et la propagation du Christianisme, quand, au grand jour de cette religion divine, on est parvenu à découvrir çà et là, dans l'antiquité profane, quelques débris plus ou moins souillés, plus ou moins informes de la tradition primitive, et quand on a combiné ingénieusement ces débris sur le plan de notre symbole. Mais, pour reconnaître combien ces explications sont insuffisantes et peu *naturelles*, il n'est besoin que d'appliquer cette manière de raisonner à un fait analogue et bien connu de notre histoire contemporaine, au Protestantisme luthérien, calviniste, zwinglien, méthodiste, socinien, etc.—Hœninghaus vient de composer une démonstration du Catholicisme avec des textes empruntés exclusivement à des écrivains protestants (1). Eh bien ! je le demande à tout homme de bon sens : peut-on raisonnablement conclure des aveux individuels et partiels recueillis par ce savant controversiste que les sectes protestantes vont en masse se convertir à la foi catholique ? et si un événement aussi heureux vient à se réaliser, trouvera-t-il dans l'ouvrage d'Hœninghaus une explication bien *naturelle* ? Non sans doute. Et pourtant, la conversion de toutes les nations chrétiennes engagées aujourd'hui dans l'hérésie serait beaucoup moins prodigieuse que la conversion du monde

(1) *La Réforme contre la Réforme*, 2 vol. in 8°. La traduction française est précédée d'une introduction par M. AUBIN.

païen ; car l'abîme qui séparait l'Église naissante de ce monde ennemi, était bien autrement large, bien autrement difficile à franchir que celui qui nous sépare de nos frères égarés. Et pourtant les Apôtres ne possédaient aucune des ressources *naturelles* que l'Église peut employer aujourd'hui, pour reconquérir ce que l'erreur lui a enlevé (1). Qu'on y songe sérieusement, et l'on reconnaîtra que la seule manière philosophique et *naturelle* d'expliquer l'établissement du Christianisme, c'est de l'attribuer à une intervention *surnaturelle* de la Providence.

(1) « Videte enim (écrivait S. Paul aux Corinthiens) vocacionem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quae stulti sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, et ea quae non sunt, ut ea quae sunt destrueret : ut non gloriaretur omnis caro in conspectu ejus. » (1 Cor. c. 1, § 26-26.) — Ce ne sont pas là des hyperboles de rhéteur ; c'est l'histoire de la naissance du Christianisme écrite à des témoins oculaires par un témoin désintéressé jusqu'à l'hébreïsme. — Cf. LA LUZARNE, *Dissertation sur l'établissement du Christianisme*. — FRAYSSINOUS, *Conférences sur le même sujet*. — BELLET, *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, etc.

§ III.

De la Révélation évangélique.

I. — Si l'on considère un instant la portée logique des erreurs que nous venons d'exposer, on verra sans peine que M. Cousin et ses disciples ont dû se faire sur la nature de la révélation évangélique des théories foncièrement opposées à la foi de l'Église, et même aux doctrines de presque toutes les sectes chrétiennes. Ces théories n'ont jamais pu être enseignées ouvertement sous l'œil du public : la position de l'école éclectique lui commandait en effet une prudente réserve. Mais, pour propager de pareilles doctrines, il suffisait d'en poser avec clarté les principes, et d'insinuer les conséquences, sans les montrer au grand jour ; le temps, la logique des passions irréligieuses, et le prosélytisme à huis-clos devaient faire le reste tôt ou tard. Tel est en effet le plan stratégique qui se décelé, plus ou moins nettement, dans toutes les évolutions opérées par le rationalisme universitaire autour de cette question centrale des origines du Catholicisme.

Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner attentivement les passages mêmes où M. Cousin parle du Christianisme dans les termes les plus respectueux, et en apparence les plus louangeurs. Par exemple, dans son *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, il

nous accorde que la religion chrétienne est la meilleure des religions (1). Mais le motif principal pour lequel il se décide à nous faire cette concession, est tout-à-fait caractéristique. Ce motif est que cette grande religion, étant venue la dernière, doit résumer et compléter toutes les autres. « Il impliquerait, » dit-il, que la religion la dernière venue ne fût pas meilleure que toutes les autres, qu'elle ne les embrassât pas, et ne les résumât pas toutes. Venue la dernière, elle se lie à toutes les autres, et par là à tous les siècles. » Cet argument suppose, comme on voit, l'hypothèse hérétique d'un progrès religieux nécessaire, universel et continu. Or, si cette hypothèse était fondée, au lieu de prouver l'excellence du Christianisme, elle prouverait la supériorité du Mahométisme. M. Cousin oublie, en effet, que c'est la religion de l'Islam qui est venue la dernière, parmi celles qui occupent une large place dans le monde et dans l'histoire. Le prophète arabe

(1) « Le Christianisme, dit-il, est la vérité des vérités, le complément de toutes les religions antérieures qui ont paru sur la terre : il est la meilleure des religions, et il les achève toutes, par bien des raisons sans doute qui ne sont pas de mon sujet, ni de cette chaire, mais entre autres par celle-ci qu'il est venu le dernier, qu'il est la dernière des religions. Or il impliquerait que la religion la dernière venue ne fût pas meilleure que toutes les autres, qu'elle ne les embrassât pas et ne les résumât pas toutes. Venue la dernière, elle se lie à toutes les autres, et par là à tous les siècles. » (11^e leçon, p. 12-13).

ayant eu l'immense avantage de venir six siècles après le Christ, c'est au Koran, et non à l'Évangile, qu'aurait dû appartenir l'honneur de résumer et de compléter, en les surpassant, toutes les religions antérieures (1). D'ailleurs, l'argument imaginé par M. Cousin ne repose pas seulement sur un anachronisme et sur une hypothèse hétérodoxe, il renferme en outre une troisième erreur extrêmement grave; car il supprime un des caractères les plus glorieux de la religion chrétienne, la perpétuité; et par là il tend à changer l'œuvre de Dieu en un résultat naturel des travaux humanitaires. Sans doute, il y a seulement dix-huit siècles que le Christianisme a reçu sa forme définitive et son entière efficacité; mais, sous sa forme élémentaire et primitive, il remonte au berceau du genre humain; il a été révélé au premier homme, et la tradition patriarcale l'a transmis à tous les peuples de l'antiquité (2). Au lieu d'être la plus récente des religions, il est donc la plus ancienne; il a précédé et vivifié tous les dé-

(1) Nous verrons bientôt que M. Cousin attribue en effet au Koran une supériorité relative.

(2) « Les racines du Moséisme, dit M. Cousin (*ibid.* p. 17), sont vieilles et profondes; mais elles ne couvrent pas la terre entière. » Historiquement et théologiquement, ces dernières paroles sont insoutenables. Les racines du Moséisme, ce sont les traditions patriarcales; or ces traditions couvrent la terre entière; les religions païennes qui semblent le moins s'y rattacher, sont nées, pour ainsi dire, de leur patréfaction; et en

veloppements de la civilisation; et toutes les fausses religions qui ont égaré les hommes, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, ne sont en réalité que des altérations plus ou moins profondes de son enseignement divin. Telle est la doctrine historique de la Synagogue et de l'Église; mais telle n'est point celle de M. Cousin. Nous avons vu, en effet, que suivant lui, la religion primitive a été le Paganisme.

Examinez attentivement chacune des concessions que M. Cousin a semblé faire à notre foi, et vous verrez toujours à côté une restriction fatale, qui non-seulement enlève toute valeur à cette concession, mais qui de plus renferme une négation implicite de la divinité du Christianisme. Ainsi, quelques lignes après les compliments que nous venons d'apprécier, M. Cousin proclame que le Christianisme est le point de vue exclusif le plus large que puisse adopter un historien; mais, après tout, ce n'est, à l'en croire, qu'un point de vue exclusif, trop étroit pour embrasser l'histoire universelle, ou même seulement toute l'histoire de la race arabe.

Chose singulière! Si M. Cousin voulait être d'accord

contient partout de nombreux débris. « Ce qu'on appelle maintenant la religion, dit S. Augustin, existait déjà chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain jusqu'à l'époque où, le Christ s'étant incarné, on commença à appeler chrétienne la vraie religion, qui existait auparavant. » (*Retract.*, lib. 1, c. XIII, n° 3.)

avec lui-même, il devrait reconnaître que le Christianisme, dont la doctrine historique lui paraît étroite, contient pourtant toute vérité. L'illustre professeur n'enseigne-t-il pas que toute vérité nous est révélée dans l'acte le plus élémentaire de notre intelligence, que *tout est donné dans tout*, que la *spontanéité et la réflexion*, ou la *Religion et la Philosophie*, ont le même contenu et les mêmes proportions, etc. ? Ne l'avons-nous pas vu soutenir enfin que, par la grâce de la *spontanéité*, le *dernier des pères en sait autant que Leibniz sur lui-même, sur le monde, sur Dieu et sur leurs rapports* ? Par malheur, M. Cousin ne nous ferait pas une grande concession en proclamant que le Christianisme renferme toute vérité, de la même façon que l'acte de conscience le plus élémentaire chez le dernier des pères ! Mais il pourrait nous faire encore bien d'autres concessions apparentes, sans rien nous céder au fond. Par exemple, que le Christianisme soit une religion *révélée*, que les Apôtres et les Évangélistes aient été *inspirés*, M. Cousin l'accorderait au besoin, et en cela il ne serait pas infidèle à ses doctrines rationalistes (1). Le développement instinctif ou spontané de la raison n'est-il pas, suivant lui, une révélation et une inspiration véritable ?

(1) Voyez les preuves données ci-dessus, ch. IV, § iv, et les notes à la fin du volume. — M. Damiron compare la *révélation primitive* à cette *inspiration de la tribune et du champ de bataille*,

Et n'est-ce pas à la spontanéité qu'il attribue la production de toutes les religions ? Que l'instinct religieux se soit développé chez les fondateurs du Christianisme avec une rare énergie, notre philosophe pourra même le proclamer sans nulle inconséquence. Ne suppose-t-il pas qu'il en a été ainsi pour les fondateurs de tous les cultes ?

Bien plus, M. Cousin devra enseigner que le Verbe divin s'est incarné en Jésus-Christ. *Inspiration, révélation, incarnation*, ne sont-ce pas là, d'après lui comme d'après Hegel, des faits perpétuels et universels (1) ? Que la vie du Christ soit un incident remarquable dans cette incarnation continue de la raison divine ; que la prédication apostolique, les travaux des Pères et des théologiens, les conciles œcuméniques, etc., soient des phénomènes importants dans l'histoire de l'humanité (c'est-à-dire dans l'histoire de Dieu ou de la raison absolue) ; — le chef du rationalisme universitaire et ses disciples avoueront tout cela, pour peu qu'on ose manifester des inquiétudes sur l'orthodoxie de leur enseignement. Mais ne faudrait-il pas que nous fussions aveugles pour attribuer quelque valeur à ces concessions verbales ? Re-

par laquelle Dieu s'est communiqué souvent aux grands hommes de notre révolution française. • A ce compte, ajoute-t-il, il est « peu de siècles qui n'aient eu leur révélation. » (*Essai sur Christ, de la Phil. en France au XIX^e siècle*, t. II, p. 217-248.) Qu'on dise après cela que l'école éclectique refuse d'admettre la révélation ?

(1) C'est ce que nous verrons dans le 3^e livre.

gardez ce qui reste sous les formules trompeuses qu'on daigne nous laisser par une condescendance dérisoire : des hypothèses psychologiques essentiellement contraires à ce que croit l'Église, à ce qu'elle a cru partout et toujours ; des utopies confuses, équivoques, destituées tout au moins d'importance religieuse et de fécondité morale ; des banalités emphatiques, — voilà ce que l'on voudrait mettre à la place de ces mystères sublimes, qui ont changé le monde, et inspiré, depuis tant de siècles, les vertus les plus héroïques !

II. — Si l'on recherche les principes et les conséquences théologiques de l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie* ; si l'on observe après cela le point de départ et la conclusion du docteur Strauss, dans sa prétendue *Vie de Jésus*, on reconnaîtra en dernière analyse le même esprit et les mêmes tendances d'un bout à l'autre de ces deux ouvrages. Au fond, cela doit être ; car le docteur Strauss et M. Cousin appartiennent, ou, si l'on veut, ont appartenu à la même école : l'un siègeait plus à droite, l'autre plus à gauche ; l'un est plus spiritualiste, l'autre incline davantage au matérialisme ; mais l'ontologie de Spinoza et de Hegel a été pour eux une charte commune, sur laquelle s'appuient tous leurs raisonnements. L'un applique cette ontologie à l'Exégèse, l'autre à l'histoire de la Philosophie ; mais ces applications diverses se tiennent, comme les branches d'un arbre, par le tronc et la racine qui les portent :

c'est la même sève empoisonnée qui circule dans l'une et dans l'autre. Il faut quelque temps peut-être pour le bien voir ; mais quand on a compris le sens de la doctrine hégélienne, quand on rapproche les conséquences que les deux disciples ont tirées des principes de leur maître, cet accord, ou plutôt cette identité, qui pouvait d'abord sembler un paradoxe, s'illumine d'une évidence inattendue.

Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur ma pensée. Je ne crois pas que M. Cousin voulût approuver en détail toutes les négations de l'exégète allemand. Il doit comprendre combien sont maladroits ceux qui réduisent la vie du Christ aux proportions les plus mesquines, et veulent néanmoins expliquer le Christianisme d'une manière naturelle (1). S'il jugeait à propos d'exposer son opinion sur ce point capital, il désavouerait donc sans doute les extravagances que la fièvre du scepticisme a maintes fois inspirées au Dr Strauss ; et, en parlant de notre divin Sauveur, il épuiserait toutes les formules de la politesse la plus exquise. Mais si, fidèle à ses habitudes, il répudiait les excès d'un pyrrhonisme absurde, son système conciliateur se réduirait probablement à un scepticisme mitigé, d'autant plus dangereux pour les âmes honnêtes qu'il serait plus enveloppé de périphrases révérencieuses. Comme Spinoza, il accep-

(1) C'est ce que M. Edgar Quinet a démontré d'une manière très éloquent. — V. *Allemagne et Italie*, t. II, p. 330.

terait sans hésitation la partie *naturelle* de l'histoire évangélique, et, pour expliquer la partie *supernaturelle*, il essaierait probablement de combiner, dans une synthèse éclectique, les deux méthodes rationalistes représentées en Allemagne par le D^r Paulus et par le D^r Strauss.

Au reste, ce qu'il nous importe de connaître, ce n'est pas précisément la pensée intime de M. Cousin, mais la doctrine renfermée dans ses cours les plus célèbres et les plus répandus. Eh bien ! je le répète, si l'on compare l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie* avec le livre du D^r Strauss, on verra que ces deux ouvrages s'expliquent en se complétant. Le second est une justification exégétique des vues générales émises dans le premier : de là le caractère spécial de ces deux ouvrages ; de là leurs différences. Strauss, dans les trois quarts de son livre, discute l'histoire évangélique chapitre par chapitre. M. Cousin, au contraire, plane si haut dans les nuages, qu'il aperçoit à peine le Christianisme (1) ; et il

(1) Ce n'est pas seulement dans l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie* que M. Cousin méconnaît ainsi l'importance souveraine du Christianisme pour la Philosophie de l'histoire. Dans le résumé de l'histoire de la Philosophie, qui remplit le premier volume du *Cours* de 1829, il laisse pareillement de côté le Christianisme et même la philosophie des Pères, pour s'occuper exclusivement des systèmes rationalistes. Il ne commence à remarquer les écoles chrétiennes qu'au moment où les dernières écoles païennes ont disparu, et où il arrive en plein moyen-âge.

n'abaisse sur lui un regard furtif que pour lui marquer une place secondaire dans le développement *naturel* de la raison ; mais il pose tous les principes sur lesquels s'appuie le D^r Strauss, et il insinue la même conclusion. En effet, soit au point de vue du philosophe français, soit à celui de l'exégète allemand, les miracles sont métaphysiquement impossibles, parce que les lois de la nature sont nécessaires, comme les lois de la logique, dont elles sont la manifestation inflexible. Suivant l'un et l'autre, la révélation est un fait psychologique tout *naturel*, qui se développe spontanément dans la conscience de chaque homme. Suivant l'un et l'autre, l'incarnation du Verbe ne s'est pas accomplie une fois seulement dans la personne de Jésus-Christ, de la façon extraordinaire que l'Église imagine ; elle se renouvelle au contraire sans miracle, chaque fois qu'un homme arrive au monde, et se développe continuellement par les générations successives ; le véritable Christ n'est donc pas un individu, mais un genre ; le Messie qu'il faut croire, le Rédempteur dans lequel il faut placer toutes nos espérances, c'est l'Humanité (1).

(1) « Si l'on attribue, dit Strauss, de la réalité à l'idée de l'unité des natures divine et humaine, est-ce à dire qu'il faille qu'elle soit devenue réelle en une fois, dans un individu, comme jamais elle ne l'avait été auparavant, et comme jamais elle ne le sera à l'avenir ? Ce n'est pas le procédé par lequel l'idée se réalise ; elle ne prodigue pas toute sa richesse à une seule copie, pour être avare envers toutes les autres ; elle ne s'imprime

Voilà la doctrine théologique que M. Cousin et le Dr Strauss ont reçue de leur maître Hegel. Et l'homme qui a le plus contribué à la propager en France, ce n'est pas le traducteur de Strauss ; c'est l'auteur

pas complètement dans cette copie unique, pour ne laisser dans toutes les autres qu'une empreinte incomplète ; mais elle aime à déployer ses trésors dans une variété de copies qui se complètent réciproquement, dans une alternative d'individus qui viennent et qui passent à leur tour... L'idée de l'unité des natures divine et humaine n'est-elle pas, si j'en conçois l'humanité comme la réalisation, une idée réelle dans un sens infiniment plus élevé que si je limite cette réalisation à un individu ?
• Une incarnation éternelle de Dieu n'est-elle pas plus vraie qu'une incarnation bornée à un point dans le temps ? -- Telle est la clef de toute la christologie. Le sujet des attributs que l'Église donne au Christ, est, au lieu d'un individu, une idée, mais une idée réelle, et non une idée sans réalité à la façon de Kant. Placées dans un individu, dans un dieu-homme, les propriétés et les fonctions que l'Église attribue au Christ, se contredisent ; elles concordent dans l'idée de l'espèce. L'humanité est la réunion des deux natures, le Dieu fait homme, c'est-à-dire l'esprit infini qui s'est aliéné lui-même jusqu'à la nature finie, et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit et de la nature, etc. » (*Vie de Jésus*, t. II, p. 761-762 de la traduction française.)

— Pour la justification de ces paradoxes, Strauss renvoie aux ouvrages de Hegel, c'est-à-dire à la source où M. Cousin a puisé toutes ses théories historiques et théologiques. Je montrerai plus tard que la doctrine résumée dans ce passage de Strauss est le fond de l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie*, et je comparerai cette doctrine au dogme catholique. Pour justifier mes assertions présentes, il

de l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie*. Pour donner de la vogue à cette doctrine, il fallait savoir la transformer, en la dégagant des discussions scholastiques, sous lesquelles elle est ensevelie dans l'ouvrage du critique allemand ; il fallait une imagination vive et enthousiaste, une parole entraînant, capable de donner aux abstractions les plus mortes, aux formules les plus creuses, le mouvement et l'intérêt d'un drame ; il fallait enfin un esprit ingénieux, inépuisable en ressources et en précautions oratoires, habile à masquer les difficultés et à tourner les objections. Or, telles sont les rares qualités littéraires que M. Cousin déploya dans ce cours de 1828, dont l'influence déplorable pénètre depuis quinze ans la plupart des publications rationalistes. Aujourd'hui toutes les idées les plus dangereuses de ce cours circulent dans l'enseignement de nos collèges et de nos académies ; puis de là

suffira, je crois, de rapprocher du texte que je viens de citer ces paroles inscrites par M. Cousin en tête de la première édition des *Fragments philosophiques* : « La raison est, à la lettre, une révélation, une révélation nécessaire et universelle... La raison est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, ce *Logos* de Pythagore et de Platon, CE VERBE FAIT CHAIR qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, HOMME A LA FOIS ET DIEU TOUT ENSEMBLE. Ce n'est pas sans doute le Dieu absolu dans sa majestueuse indivisibilité, mais sa manifestation en esprit et en vérité ; ce n'est pas l'être des êtres, mais C'EST LE DIEU DU GENRE HUMAIN. » (*Frag. phil.*, préface de la 1^{re} édition, 1826 ; t. I, p. 78 de la 3^e édition.)

elles se reflètent sous mille couleurs dans les revues, dans les romans, et jusque dans les feuilletons des journaux quotidiens.

Entre toutes ces idées, il en est bien peu qui se soient propagées plus rapidement que celle de substituer *l'Humanitarisme* au Christianisme. Aussi, après avoir cité ces paroles de Strauss. « *Le genre humain, voilà le Dieu fait homme,* » M. Edgar Quinet a laissé échapper cet aveu qui mérite bien d'être médité : « Non-seulement ces paroles résument tout le système de l'auteur (de la *Vie de Jésus*), mais elles sont l'expression la plus claire de cette apothéose du genre humain à laquelle nous avons tous plus ou moins concouru depuis quelques années.... On met sur le compte de tous ce que l'on n'oserait dire de soi. L'amour-propre est en même temps abattu et déifié. Cette idée a une certaine grandeur titanique qui nous enchante tous (1). » Et lorsqu'en présence d'un pareil danger, nous laissons échapper des cris d'indignation et d'alarme, on simule un étonnement profond ; on nous proteste que notre foi n'est pas le moins du monde en péril, que nous pouvons dormir en paix, et surtout qu'il nous faut garder un silence absolu, si nous ne voulons pas être convaincus d'une intolérance fanatique ! Mais, si nous étions dupes de stratagèmes aussi dérisoires, ou, si nous trahissions par un lâche silence

(1) *Allemagne et Italie*, t. II^e, page 388.

les vérités sublimes qui nous sont confiées, théologiens apostats ou aveugles, nous n'aurions en partage que le mépris de nos adversaires les plus intelligents.—Et vraiment nous l'aurions bien mérité !

III. — J'ai dit que les disciples de M. Cousin enseignent comme lui les principales conclusions du système exégétique et théologique, dont Schleiermacher, Hegel et Strauss sont en Allemagne les représentants les plus célèbres. On pourrait objecter sans doute que MM. Jouffroy, Damiron et les membres les plus distingués de la *jeune école ecclésiastique* témoignent en général peu d'enthousiasme pour les spéculations obscures de la théologie panthéistique d'outre-Rhin. Cela est vrai ; mais, derrière le dogmatisme nuageux de Schleiermacher, de Hegel et de Strauss, il y a un fonds de scepticisme religieux qui est commun à toutes les écoles rationalistes. D'ailleurs l'explication *mythique* du Nouveau-Testament ne tient pas d'une manière indissoluble au panthéisme germanique ; elle fut déjà essayée au dix-huitième siècle par un déiste de l'école encyclopédique, par Burigny (1). Or, que

(1) Le livre de Burigny fut publié comme une œuvre posthume de Fréret, dont on exploitait calomnieusement la haute renommée. Bergier le réfuta dans un excellent ouvrage (*Certitude des Preuves du Christianisme*) qui peut être considéré comme une réponse anticipée au livre de Strauss.—Le germe de l'explication mythique se trouve déjà dans le *Traité Théologico-politique* et surtout dans les lettres de Spinoza à Oldemburg.

MM. Jouffroy, Damiron et les autres disciples de M. Cousin insinuent généralement cette explication sacrilège de l'histoire sacrée, c'est ce qu'il est impossible de méconnaître ; car le voile qui recouvre leurs insinuations est peut-être plus transparent encore que celui dont leur maître a soin de s'envelopper. Les apparitions de Dieu à nos premiers parents ne sont-elles pas transformées par M. Damiron en figures poétiques (1) ? Mais, quand il sera une fois admis qu'il est impossible de croire aux apparitions surnaturelles des temps primitifs ; sous quelles couleurs apparaitra le mystère de l'Incarnation, dont ces apparitions étaient le prélude ? Évidemment, sous les couleurs qu'il revêt dans le livre de Strauss. Si les théophanies de l'Ancien-Testament sont des mythes incroyables, le dogme du Dieu fait homme n'est-il pas un mythe plus incroyable encore ? Cela s'entend de soi-même.

Telle est aussi l'opinion insinuée par Jouffroy. Suivant lui, en effet, le mythe n'est pas seulement la forme des religions païennes, il est le caractère essentiel de toute religion (2) ; le Christianisme peut donc être la plus belle des mythologies, mais il n'est au fond qu'une mythologie, et, qui pis est, une mythologie surannée (3). Quand on professe

(1) Voyez le texte cité plus haut, page 251.

(2) Voyez le texte cité plus haut, p. 252.

(3) Voyez dans les *Mélanges philosophiques*, et le trop fameux article du *Globe* : *Comment les Dogmes finissent*.

de pareilles doctrines sur la valeur de nos croyances, vous devinez sans peine ce que l'on doit penser du divin Maître qui les a données au monde. Du reste, Jouffroy ne dissimule guère son opinion à cet égard. « Une religion, dit-il, est toujours une production spontanée des idées des masses, se faisant jour et s'incarnant, quand elles sont mûres, dans une imagination exaltée, » dupe elle-même le plus souvent de la révélation qu'elle annonce (1).

Que l'on fasse du Christ un illuminé ou un fourbe, on aboutit toujours au même résultat, c'est-à-dire, à l'anéantissement de l'autorité sur laquelle reposent toutes nos croyances (2). Il nous importe donc assez peu que l'on choisisse, entre ces deux

(1) *Mélanges philos.*, page 440. — Tout le livre de Strauss est résumé dans cette phrase.

(2) Je dis toutes nos croyances religieuses, sans nulle exception. Jouffroy avoue en effet que la divinité du Christianisme une fois mise en doute, il ne put conserver aucun débris de ses croyances. « Je sus alors, dit-il, qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et sur ma destinée en cette vie et en l'autre, je ne le croyais plus. Je l'avais cru sur la foi du fait que maintenant ma raison ne pouvait plus admettre, et par conséquent je ne le croyais plus. Puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais. » — Ce passage est un de ceux que MM. Cousin et Damiron avaient prudemment effacés dans l'œuvre posthume de leur ami. « M. Cousin, observe spirituellement M. Leroux, M. Cousin a craint

hypothèses également favorables au scepticisme religieux, celle qui paraît la moins odieuse. Cette tactique, qui prévaut aujourd'hui parmi les adversaires de notre foi, est assurément la plus habile; car elle choque moins la foule des âmes honnêtes, qui seront toujours frappées d'une admiration involontaire pour la sainteté du Christianisme et de son fondateur. Mais, si le rationalisme du dix-neuvième siècle, moins emporté que celui du dix-huitième, est naturellement conduit à imputer au Christ, à ses précurseurs et à ses apôtres, plus d'illusion que d'imposture, il n'est pas pour cela plus chrétien, et il est, à coup sûr, moins conséquent. Pour peu qu'on y réfléchisse, il faut bien avouer en effet que, si notre divin Maître et ses disciples n'ont pas fait les miracles attestés par eux jusqu'à la mort, il est impossible de ne pas les considérer comme des imposteurs systématiques et opiniâtres. Et ce que je dis des grands personnages du Nouveau-Testament, il faut le dire aussi des Prophètes de l'Ancien; il faut le dire de cette foule innombrable de Saints, dont les vertus et les miracles ont propagé

• qu'on ne lui posât cet argument : celui que vous appelez votre
• étève dit lui-même que, du moment où il ne crut plus à la di-
• vinité du Christianisme, il ne crut plus en Dieu ni en l'immor-
• talité de l'âme, ni en aucun principe moral. Qu'est-ce donc
• que l'Écclésiaste, indépendamment de la divinité du Christia-
• nisme? • Cet argument, en effet, était péremptoire (*De la mutilation d'un Écrit de Jouffroy*, p. 49-54).

notre foi de contrées en contrées, de générations en générations, depuis dix-huit siècles. Certes, quand la portion surnaturelle de notre histoire religieuse serait seulement le produit d'illusions innocentes, ce serait déjà un argument terrible contre cette raison humaine, dont la philosophie rationaliste ne cesse de nous vanter la puissance. Quoi ! Ils auraient été perpétuellement déçus par leur raison et par leurs sens, ces esprits si judicieux et si pleins d'amour pour la vérité, qui ont eu une foi si profonde aux miracles du Christianisme, qui se sont dévoués à leur étude et à leur défense, qui en ont fait l'objet le plus constant de leur examen, le mobile de toutes leurs actions, de tous leurs sacrifices, le fondement de toutes leurs espérances (1) !... Et c'est au nom de l'optimisme, c'est pour la plus grande gloire de l'esprit humain qu'on nous propose ce désespérant paradoxe ! Le génie du doute, en poussant les rationalistes à cette

(1) Si autem, s'écrit S. Paul, Christus non resurrexit, inanis est ergo predicatio nostra, inanis est et fides nostra; invenimur autem et falsi testes Dei; quoniam testimonium diximus adversus Deum quòd suscitaverit Christum. Ergo et qui dormierunt in Christo, perierunt. Si in hac vita tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. Nunc autem Christus resurrexit à mortuis primitiè dormientium (I Cor. XV, v. 14-20.). — Voilà le cri de toutes ces âmes d'élite qui se dévouent depuis dix-huit siècles au service du Crucifié !

contradiction, ne semble-t-il pas vraiment se jouer de ses victimes avec une sanglante ironie ?

D'un autre côté, si la tradition chrétienne n'est au fond qu'une tradition de mensonge (et pour tout rationaliste clairvoyant elle ne saurait être autre chose), si tout ce qu'il y a eu de plus vénérable, depuis l'origine du monde, s'est uni sans cesse dans une conspiration d'imposture, que penser de cette nature humaine, dont nos philosophes exaltent si fort la droiture et l'amour instinctif de la vérité ? L'optimisme n'est-il pas encore, à ce point de vue, une amère dérision ?

Les rationalistes les plus habiles n'ont pu se dissimuler les humiliants paradoxes qui leur sont imposés, à ce sujet, par une logique inflexible. Il en est même qui ont eu le triste courage d'accepter hautement, et sans rougir, les conséquences de leurs principes. L'expérience nous démontre que l'homme est essentiellement un être enseigné. Mais le Rationalisme, quand il veut être conséquent, nous donne une idée bien autrement honteuse de cette espèce humaine, qu'il aspire à diviser. Suivant lui, en effet, l'homme est un être essentiellement trompé et trompeur ; le mensonge est tellement nécessaire à l'éducation de notre espèce, que Dieu même s'est soumis à cette loi, et nous mène à la vérité pure (c'est-à-dire à la Philosophie) par une suite de révélations ou d'initiations mensongères ! — Voilà l'hypothèse impie sur laquelle

sont assises toutes les théories historiques de Spinoza, de Hume, de Lessing, de Kant, de Schelling, de Hegel, de l'école éclectique et de l'école progressiste. On peut cacher cette hypothèse, on peut se la dissimuler, on peut la nier ; mais, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, elle sera toujours, par une nécessité logique, ou la racine, ou le fruit de toute philosophie de l'histoire composée au point de vue naturaliste.

Pour atténuer l'indignation qu'une pareille doctrine inspirerait à toute âme droite, on a, je le sais, une foule d'expédients fort ingénieux. D'abord, on la recouvre d'un voile épais de formules équivoques ; puis on insinue discrètement que le mensonge n'est pas toujours illégitime, que ce serait même une tyrannie absurde et insupportable de l'interdire d'une manière absolue (1). Cela posé, ne semble-t-il pas qu'une sage philosophie et une bonne politique peuvent tromper la foule, pour la gouverner et la soumettre aux lois d'une raison supérieure ? Mais s'il est permis de tromper, n'est-ce pas un devoir de le faire, dès que cela paraît utile (2) ? Or, quoi de

(1) Voyez l'argument du Second Hippias, dans la *Traduction de Platon*, publiée par M. Cousin, t. IV, p. 265 et suiv.

(2) C'est, je pense, en vertu de ces principes que M. Cousin fait une loi aux conquérants d'embrasser la religion des peuples conquis, et déclare *admirable* la conduite d'Alexandre en Égypte. En se faisant, ou en se laissant proclamer fils de

plus utile au monde que le développement et la propagation de la philosophie rationaliste? Ainsi raisonne-t-on. Ces prémisses une fois admises, on s'accoutume à regarder le mensonge comme une condition essentielle de l'éducation du genre humain, et l'on arrive insensiblement à se persuader que le Christianisme n'en serait ni moins respectable, ni moins *providentiel*, pour avoir sa source dans l'illusion, ou même dans l'imposture. « Toutes les religions sont fausses, dit-on à voix basse; mais il faut une religion aux masses. Laissons donc à la foule ses illusions, et disons bien haut que toutes les croyances religieuses sont bonnes, tant qu'elles ne condamnent pas nos systèmes et ne sont pas un obstacle à notre politique. » Cela n'est pas franc; cela est injurieux pour l'immense majorité du genre humain, et pour le Dieu qui l'a faite; mais cela est facile. — Le conquérant macédonien était sans doute complice d'un acte ridiculement impie; mais un esprit fort ne s'indigne pas pour si peu de chose! Ce qui le frappe, c'est qu'Alexandre faisait preuve d'une grande habileté, en exploitant ainsi la crédulité superstitieuse des Égyptiens. Ajoutez à cela que la Philosophie devait plus tard profiter d'une apothéose qui consacrait l'union du génie grec avec le génie de la vieille Égypte; car de cette union est sorti le syncrétisme alexandrin, qui a rendu, comme on sait, de si grands services à la civilisation! Il est douteux, à la vérité, que l'élève d'Aristote ait eu soin de diriger philosophiquement son intention pour légitimer cette comédie sacrilège; mais M. Cousin ne nous a-t-il pas déclaré que les grands résultats importent seuls? (V. ci-dessus p. 118).

très commode pour cette minorité hautaine qui se proclame elle-même l'élite et l'*aristocratie* de notre espèce (1). On s'en tient donc à cette tactique, en ayant soin toutefois de ne pas s'en rendre un compte bien rigoureux, de peur d'écœiller les scrupules.

— Quand l'âme a été faussée par ces doctrines corruptrices, quand on ne regarde plus la sincérité comme une vertu essentielle, on ne peut conserver une foi bien forte à la véracité divine. Et en effet, cette foi s'altérant graduellement, on finit par se figurer le gouvernement de la Providence comme une sorte de gouvernement philosophique qui, depuis l'origine du monde, a trompé continuellement presque toute l'espèce humaine, à l'exception d'une minorité privilégiée de sceptiques et d'impies. — Et ces rêves, non moins injurieux à notre nature qu'à la nature divine, on les décore fastueusement du grand nom de la *Philosophie de l'histoire*! On ose les présenter comme le résultat suprême du progrès scientifique! Et l'on vient après cela nous accuser d'anthropomorphisme (2)! On nous reproche de calomnier la raison, et de méconnaître la droiture naturelle de l'esprit humain!

Si honteuses que soient ces illusions sacrilèges, nous ne devons pas en être surpris. Quand on sort

(1) Au fond, la Philosophie est l'*aristocratie* de l'espèce humaine. • (*Fragm. phil.*, t. I, p. 99).

(2) Voyez ci-dessus, pages 249-250, les paroles de M. Damiron citées en note.

du Christianisme, on a beau être philosophe, on est toujours entraîné par les penchants qui engendreront le Paganisme dans les temps anciens, et qui le feront perpétuellement renaître sous des formes nouvelles. N'y a-t-il pas dans notre nature déchaue un secret désir de ramener sans cesse la notion de Dieu à des proportions qui n'effraient plus nos passions? Oui évidemment; et les esprits forts, qui dédaignent les secours surnaturels de la religion, céderont toujours plus ou moins à ce désir caché. S'ils ne réduisent pas la Providence à un nom vide de sens, ils lui attribueront leurs principes (1), leurs inclinations et leurs habitudes les plus chères. Ils pourront bien transfigurer ces penchants, ces habitudes, pour les faire entrer dans l'idéal divin; mais ce ne sera qu'un moyen subtil de s'assurer un complice plus glorieux. On devra donc toujours leur appliquer le reproche que Cicéron adressait jadis à un paganisme moins savant :

« *Humana transtulerunt ad Deos; divina mallem ad nos!* »

(1) • Les grands résultats, voilà ce qui importe; tout le reste n'est rien. — Tel est le principe que M. Cousin propose d'adopter dans la Philosophie de l'histoire, comme une règle sûre d'appréciation; mais, ce principe, M. Cousin n'est pas conduit logiquement à supposer que Dieu même l'adopte et le prend pour règle dans le gouvernement des choses humaines?

CHAPITRE VI.

Continuation du même sujet.

§ I. — Du Synchronisme hérétique.

§ II. — Du Mahométisme. — Du Protestantisme.

Justifier et absoudre d'une part les fausses religions, abaisser ensuite la vraie religion, en méconnaissant ses glorieux caractères, et en lui enlevant ce qu'il y a de surnaturel dans son histoire comme dans ses dogmes; faire rentrer ainsi sous le haut domaine de la philosophie rationaliste cette Église divine, qui seule possède un droit manifeste à la direction religieuse du genre humain, — tel est le but vers lequel gravite sans cesse la philosophie de l'histoire professée par M. Cousin et par ses disciples.

I. — Si l'on a bien compris les principes sur lesquels l'école éclectique s'appuie continuellement dans sa marche vers ce but, on peut deviner à coup sûr l'opinion que ses chefs ont dû se former touchant la valeur du Mahométisme. N'y a-t-il pas en